

# **La Bolduc** **L'amour de l'Histoire**

Pierre Pageau

---

Numéro 313, avril 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88912ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Pageau, P. (2018). Compte rendu de [La Bolduc : l'amour de l'Histoire].  
*Séquences : la revue de cinéma*, (313), 10–11.

# La Bolduc

## L'amour de l'Histoire

PIERRE PAGEAU

« Comme bien des films à caractère historique, il faut donner à ce récit individuel, lié à une personne précise, un arrière-fond social et culturel. Un élément capital de cet arrière-plan est celui de la crise des années 1920-30 et, comment alors les « petites gens » se débrouillent pour survivre. »

**Rappelons quelques faits:** Marie Rose Anne Travers naît en Gaspésie (Newport) le 4 juin 1894. Son prénom va survivre en tant que Mary, à l'anglaise, pour s'accorder aussi bien avec ses origines irlandaises qu'avec les gens qu'elle côtoyait à Newport. Elle devient « La Bolduc » parce qu'elle va se marier avec Édouard Bolduc et, comme l'époque l'exigeait, elle va prendre le nom de son mari. Elle sera une violoniste, chanteuse et va composer des chansons qui feront d'elle une grande vedette du peuple québécois, bien avant l'invention de la télévision. Elle décède le 20 février 1941, après une longue maladie. Par *La Bolduc*, François Bouvier (*Paul à Québec*), se donne comme objectif de rendre vivante cette grande artiste. Bouvier réussit son pari. Maintenant La Bolduc existe, et va exister, pour les nouvelles générations.

Dans un drame biographique, le choix de l'interprète du rôle principal est déterminant. On a vu cela en particulier avec Antoine Bertrand dans *Louis Cyr* (2013), ou Roy Dupuis dans *Maurice Richard*

(2005). Ici, la présence de Debbie Lynch-White, qui a de plus des racines irlandaises, va assurer une pérennité à l'image de La Bolduc. L'actrice a même appris à turluter pour bien représenter ce grand talent de Mary Travers; elle va d'ailleurs le prouver en éditant un disque avec ses versions des chansons de La Bolduc.

Comme bien des films à caractère historique, il faut donner à ce récit individuel, lié à une personne précise, un arrière-fond social et culturel. Un élément capital de cet arrière-plan est celui de la crise des années 1920-30 et, comment alors les « petites gens » se débrouillent pour survivre. De très nombreuses scènes dans l'épicerie du coin (« Grocery Fradette ») témoignent du réel et de l'imaginaire du peuple québécois (Canadien français à l'époque). La chanson « La grocerie du coin » illustre cela aussi à sa façon. La première scène dans cette épicerie montre bien les difficultés financières de la jeune Travers à Montréal. Un raccord révélateur: lorsque Mary revient de ses tournées et qu'elle a avec elle une grande quantité



de cadeaux pour ses enfants et, de toute évidence, des cadeaux coûteux. Puis la caméra dans la voiture nous montre en profondeur de champ le mot FAILLITE sur l'épicerie des Fradette. Encore ici un signe visuel concret du contexte économique qui a été celui de la vie de La Bolduc. De plus, un changement dans la musique (de Marc Beaulieu) vient accentuer ce choc visuel.

Madame Travers-Bolduc est aussi une mère de famille dans ce film. Déjà, à l'époque, on la connaissait comme une artiste exceptionnelle, mais aussi comme une mère admirable. Elle a eu 13 enfants; seulement quatre ont survécu. *La Bolduc* se concentre sur les liens avec la fille aînée de la protagoniste Denise, entre 16 et 24 ans (interprétée par Rose-Marie Perreault, qu'il faut voir aussi dans *Les faux tatouages*). La première scène nous fait entendre en voix *off* ses souvenirs alors qu'elle regarde des artefacts que sa mère lui a laissés. Celle-ci accompagnait sa mère au piano et rêvait de devenir actrice de cinéma. Une sorte de double de sa mère, ce qui contribue à la complexité du récit.

Un film féministe? Parmi les récits secondaires, celui du côté «féministe malgré elle» de La Bolduc est très important. C'est clairement une femme forte à son époque, que l'on pourrait qualifier aujourd'hui de féministe. Par contraste et en écho, il y a un personnage de vraie féministe, celui de Thérèse Casgrain, bien présent (un personnage fictif ajouté à la scénarisation). Ce dernier sert de contrepoint à cette thèse d'une madame Bolduc qui serait une féministe qui s'ignore dans la mesure où les scénaristes font dire à madame Casgrain que La Bolduc a fait aussi un grand travail d'émancipation pour les femmes de son époque. Un autre élément du contexte québécois de l'époque y trouve sa place: la religion en tant qu'obstacle à l'émancipation des femmes, voire du Québec tout entier, dans cette période de «grande noirceur». Le début du film nous montre une madame Bolduc qui doit donner une partie de son cachet aux autorités religieuses pour pouvoir exercer sa profession. C'est cette même religion, et en partie son mari, qui vont vouloir la cantonner dans un rôle de ménagère. Un spectateur attentif remarquera au générique final que pour toutes les chansons de La Bolduc, c'est le nom de son mari, Édouard, qui est indiqué comme l'auteur, le compositeur. C'est contre cela que La Bolduc devait s'insurger, en devenant ainsi une sorte de double de Thérèse Casgrain, à sa façon. Il y a un raccord très révélateur entre Mme Bolduc qui donne des sous à l'église pour sa dime et des sous qui tombent dans le panier de sa fille qui collabore à l'organisation de la soirée féministe de Mme Casgrain.

Émile Proulx-Cloutier, dans le rôle du mari Édouard Bolduc, à la fois manipulateur et admirateur, est aussi excellent. Ce personnage est en fait très complexe. Il est d'abord charmeur, bon musicien et il semble vraiment aimer madame Travers. Mais, par la suite, il devient manipulateur, veut profiter de l'argent de La Bolduc, et fuit dans l'alcoolisme. Puis, à la fin, lorsqu'il dit à sa fille qu'il veut marier: «Veux-tu vivre le genre de mariage que j'ai vécu?», nous comprenons mieux le drame que lui aussi a vécu. Puis, le cinéaste recrée le couple et la famille (avec la fille) dans la scène de l'hôpital alors que La Bolduc va reprendre le violon une dernière fois, sa fille le piano et le mari la cuillère. Et il ne faut pas oublier la toute première scène, admirable dans sa mise en scène, alors qu'en plan-séquence Mary Travers entre dans la salle paroissiale, va frapper accidentellement à l'épaule Édouard Bolduc. La caméra persiste pour élaborer ce rapport naissant en nous montrant qu'Édouard se moque avec sa bombarde des propos du jeune curé. Puis, lorsque La Bolduc joue de l'harmonica alors qu'Édouard décide de la rejoindre dans son rythme musical. Un couple naît, et tout cela s'exprime avec peu de mots, mais avec de bonnes images et un travail sonore efficace.

Un drame biographique et historique doit aussi compter sur un travail considérable en termes de direction artistique (costumiers et décorateurs). Les effets visuels doivent être très réussis. Le tout dans le contexte difficile: 24 jours de tournage au lieu des 35 prévus et, somme toute, un budget limité (pour ce genre de grosse production historique). *La Bolduc* n'est pas une musicographie, mais Bouvier en donne assez aux spectateurs qui veulent entendre des chansons de la protagoniste principale pour être satisfaits. D'autre part, Bouvier sait bien comment intégrer certaines chansons dans l'évolution dramatique globale du film. Ainsi, à la fin, lorsque sa fille veut se marier et que le père Édouard s'oppose, cela se prolonge par la chanson «Vous avez une fille à marier».

Ce film arrive aussi dans un contexte où le cinéma québécois a connu de gros succès commerciaux en 2017. Il faut continuer de raviver le box-office; on espère bien que *La Bolduc*, comme un *Louis Cyr*, pourra le faire. Il s'agit de deux biopics (biographies filmées) qui remplissent bien les exigences du genre et qui vont contribuer à entretenir notre mémoire collective. Cependant, pour que ces œuvres subsistent en tant qu'œuvre, il est important qu'elles soient des réussites sur le plan émotionnel. La précision historique est importante, et ce film s'y conforme, mais la vérité émotionnelle, celle du regard subjectif du cinéaste est encore plus importante. À sa façon *La Bolduc* est un «film d'auteur». ▲



1. Une féministe qui s'ignore

2. Un signe visuel concret du contexte économique

Origine : Québec (Canada) – Année : 2017 – Durée : 1 h 45 – Réal. : François Bouvier – Scén. : Frédéric Ouellet, avec la collaboration de Benjamin Alix – Cam. : Roland Plante – Mont. : Michel Arcand – Son : Claude Beaugrand – Mus. : Marc Beaulieu – Dir. Art. : Normand Sarrazin – Int. : Debbie Lynch-White (Marie Travers Bolduc, Émile Proulx-Cloutier [Édouard Bolduc], Rose-Marie Perreault [Denis Bolduc, adulte], Bianca Gervais [Juliette Newton], Serge Postigo [Roméo Beaudry], Mylène Mackay [Thérèse Casgrain], Paul Doucet [Jean Grimaldi] – Prod. : Caramel Films (André Rouleau, Valérie d'Auteuil) – Dist. : Les Films Séville.